Comment quitter Shanghai :
guide pour un voyage à Kaili

Je monte dans le train.

Je monte dans le train. Cette fois-ci, j'ai une couchette, un type allongé en bas m'indique celle du milieu. En tordant un peu le cou je vois dehors qui défile.

C'est un classique des voyages en Chine, vert foncé avec un toit gris et bombé, rayé de deux bandes jaunes au-dessus et en dessous des fenêtres. Pas de couchette dans le wagon, seulement des sièges plus raides que la justice, par deux et trois, en face à face. Par triple-chance ma place est officiellement fenêtre, tablette, sens de la marche.

Qu'est-ce qui peut encore sembler important quand on a une couchette ? En route pour vingt-quatre heures et deux minutes de paradis sur rails. J'exécute quelques calculs astucieux et précis, dont le résultat s'avère être que le choix du strapontin, jusqu'à la tombée de la nuit, sera la meilleure option pour profiter au mieux et au plus longtemps du paysage.

La ville de Kaili, dans le Guizhou, où j'ai décidé d'aller, n'occupe pas une grande place dans la littérature touristique. Dans les guides de voyage, on lui consacre tout au plus quelques pages, qui la décrivent plutôt comme un point de passage pour qui veut visiter les villages dispersés autour de la ville, peuplés de minorités ethniques isolées des affres du temps par les montagnes sans fin de la région.

Je fais face à une voisine qui, elle, voyage dos tourné à son amie, dont j'entends à peine les réponses quand la première parle, me donnant l'impression qu'elle s'adresse à moi ou à un invisible défunt, flottant peut-être juste derrière la fenêtre, à cent-vingt kilomètres-heure.

On part. Tout le monde parle déjà très fort, on est nombreux. Banlieue, banlieues. Hangzhou, la fin de mon monde connu dans cette direction. Paitou, on ne s'arrête pas. Yiwu. Jinhua. Les parents de Meimei (je crois), à côté de moi, téléphonent comme si leur batterie n'avait aucune limite. Meimei est sage. Ma vieille voisine dort sur mon épaule. Elle se réveille parfois, consulte sa montre à voix haute, se rendort. Présage encourageant. Longyou. Je sors mon premier bol de noodles instantanés. Jiangshan. Le groupe composé par les autres n'est pas immuable, certains s'en vont et d'autres montent, d'ici demain j'aurai peut-être le sentiment d'avoir été l'un des pivots immobiles autour desquels gravitait la vie organique et mouvante de la voiture 9. Shang-quelque chose, je dors en pointillés sans céder à l'illusion que le temps passe plus vite ainsi. Il pleut dehors, ma voisine nous quitte sans cérémonie. Hengfeng, des rizières qui glissent, Yiyang railway station. L'atmosphère a l'air épaisse et sale. Yingtan, sordide.

Les ponts suspendus, tendus comme des arcs vers le ciel ou les cours d'eau, ne sont pas qu'à Pingliang. Rapidement j'en compte quatre, cinq, tous plus élégants les uns que les autres. Jamais personne dessus.

Les haut-parleurs grésillent de la musique qui s'harmonise comme elle peut avec les dramas sur téléphone suivis sans écouteurs, le mien lâche, plus de batterie, et il y a aussi les voix qui s'additionnent comme des briques pour élever un mur rouge entre le silence et moi, certaines sont ensemble, d'autres peut-être seules, avec des enfants, des seaux en plastique, des choses à transporter sur un segment de l'immensité chinoise. Parfois les gares sont blanches et bleu clair, avec un quai portant un petit employé à casquette debout, les bras le long du corps, plus que seul. Liangjiadu, roule, roule, des rails, des ponts, des convois vides. Les employés qui passent le wagon sont sévères, moins là pour notre bien-être que pour vérifier qu'on se tienne tous à carreau. Pause, plein de gens montent, c'est Zhangshu, peut-être une grande ville. Qui descendra du train dans la nuit ? Elle tombe tranquillement depuis des heures, peut-être qu'en roulant on la retarde, un nouveau voisin d'en face me parle, beaucoup, je fais plus ou moins semblant de plus ou moins bien comprendre. Binjiang. Le ciel est encore lumineux mais les champs déjà noirs, on sait leur perspective par les rizières découpées dedans comme des miroirs clairs. J'ai été prévenu, les néons du train ne s'éteindront pas, toute la nuit on le verra passer depuis les villages comme une fête avec nous dedans. Grande ville, on se serre, personne ne descend. C'était Pingxiang, dans le Jiangxi. Le voisin jovial et rustique a détourné sa conversation sur ma voisine à qui ça n'a pas l'air de plaire. Zhuzhou. Ils descendent tous les deux, sur un autre quai un train comme le nôtre qui vient du sens inverse, je vois des gens dans les couchettes. Un de mes voisins de carré est incroyablement stoïque et droit, depuis le départ. Il va s'allonger en face, il n'y a plus que nous deux, je m'allonge aussi. Un gueulard tout maigre, dans une espèce de large pyjama en fausse soie, monte et me hurle dessus, je lui rends sa place. Je ne sais pas quelle ville c'était. À présent il me fixe du coin de l'œil chaque fois qu'il me voit bouger.

Un bébé, crâne rasé et yeux énormes, fait semblant de marcher le long du couloir, aidé par sa mère. J'ai déjà envie de retourner m'allonger mais l'ambitieux calcul tenait bien compte du fait que qui va à la chasse perd sa place, or ma couchette, elle, est nominale et personnelle, personne ne pourra la prendre, ce sont mes deux mètres carrés de propriété privée disponibles à toute heure.

Tard. Je change de place, de wagon, de short (mets un jean). J'ai deux places et une tablette. J'aurais pu mieux faire, au fur et à mesure les wagons se vidaient et beaucoup ont trois places, qui permettent de s'allonger pour de bon. Les housses des sièges deviennent des couvertures anti-froid, anti-bruit, anti-lampes. J'ai faim, mes provisions sont avec le connard en pyjama, j'aimerais me passer de le revoir. Une gare. J'ai dormi un peu. Froid, froid, l'inertie nous congèle. Quand le soleil se relève, le paysage est devenu merveilleux, c'est la Chine pittoresque, des montagnes tricotées de laine. Shibing railway station, puis des enfants en uniforme marchent le long des rails, vont à l'école à pied. Huangping, une pause. Toujours froid. Deuxième bol plastique de noodles pour me réchauffer.

Je reste assis, j'attends la nuit. Ça parle de moi d'un étage à l'autre, des ouvriers railleurs, en chaussettes, je jette des regards appuyés pour bien montrer que même si je ne comprends pas ce qui se dit, je sais qu'il se dit. (Ça ne refroidit personne.)

Kaili, je descends du train.

Le soleil descend déjà vers les dernières vallées du Guizhou et les reliefs que les rizières n'en finissent pas de terrasser. Un couple de vieux me rappelle l'hôpital à Hangzhou. La même façon de passer les longues journées, manger, rester allongés, regarder dans le vide au-delà des lunettes.

La gare, une habituelle haie de chauffeurs de taxis nous alpaguent pour la forme, sans vraie conviction. Je préfère marcher, deux kilomètres pour le centre, ça me réveillera. Je suis un peu inquiet mais il n'y a aucune raison à cette inquiétude ou à cette terreur étouffante, ça m'angoisse encore plus, la sensation d'être dans un film d'horreur en plein jour, je marche et ça va mieux. Il y a des enfants partout, la rue monte, longtemps pas vu une rue monter, rien de tel à Shanghai, j'ai l'impression d'avoir changé de pays. Les scooters on les entend ici. Une cascade derrière la route, de l'autre côté, je traverse pour la voir. Il y a comme une maison en ruine au-dessus de l'eau, envahie par la nature. Plus haut dans la brume un carré de soleil spectral miroite à la surface d'une tour de glace, un souvenir du ciel, peut-être un mirage venu de bien plus loin. La route est taillée dans la montagne, on peut la grimper en caressant les falaises basses qui la suivent où sont plantés des bâtons d'encens et incrustés de petits autels pourpres. Je tourne ensuite à gauche, dans une rue toujours en pente bordée d'arbres sur les deux côtés, tout est vert ici, bizarrement entre les arbres sont tendus des barbelés, malheur au piéton qui voudra prendre la piste cyclable en cours de route, ou au livreur qui tournera vers le trottoir, mais le réseau, peut-être, a oublié Kaili, il n'y a pas de livreurs ici.

On suit une large rivière, roule, c'est la fin de la campagne et le début de la nature. Un type, assis derrière moi, pète dans ma direction, sans scrupule apparent. Je me vengerai en temps voulu. Yuping, premier arrêt.

En haut de la rue une montagne trop abrupte nous oblige tous, bus, voitures et tricycles et quelques marcheurs, à prendre un long tunnel enfumé. Je croise des vieilles dames en turbans colorés qui disent leur appartenance à des minorités, Miao ou Dong sans doute mais je ne sais pas, elles portent des paniers trop lourds pour elles. Sorti du tunnel, je cherche un hôtel, il n'y en a plus depuis la gare, ils reparaissent alors que j'arrive enfin au gros carrefour qui marque d'une croix le centre de la ville, et je remonte Beijing East Road en espérant trouver plus petit et moins cher. Un panneau en indique un qui m'a l'air parfait mais pas d'entrée, je continue jusqu'à un autre avec une porte, mais après tous mes efforts déployés et toutes négociations écourtées, retourne au carrefour où, me dit-on, se trouve le seul hôtel habilité à recevoir les étrangers. Cent-soixante yuans la chambre, au moins vingt-cinq bols de nouilles ici, mais contraint d'accepter. L'enregistrement prend une heure, il faut appeler la police, analyser mon passeport dans tous les sens, me soutirer une caution, finalement on me donne la clé pour une chambre au dix-huitième étage, c'est la première fois que je dormirai si haut perché. J'ai une vue imprenable sur Kaili depuis son centre, orientée nord-ouest, elle est moins grande et plus concentrée que ce que j'avais imaginé. Les cafards qui zigzaguent vers les fissures du carrelage, chaque fois que j'allume la salle de bain, trahissent un peu l'effet luxe de la chambre. Je m'allonge dans un des lits, pour voir, et pars déjeuner.

Ça s'agite autour de moi dans les trois dimensions mobiles du wagon : l'heure de manger est bien passée et on commence à se demander, et à me faire savoir qu'on se demande, pourquoi j'ai sauté mon tour. Pour ne plus faire jaser, je sors des noodles de mon sac plastique ; l'ordre des choses semble d'un coup rétabli.

Dans mon sac j'ai mon chapeau de photographe mais par peur de me faire remarquer, je ne l'ai pas encore sorti. Sur le trottoir je vois un gros type, occidental, chauve, essoufflé de chaleur : lui aussi porte un chapeau mou, à la main en fixant le sol, surpris comme une apparition qui s'apparaîtrait à elle-même.

À l'hôpital aussi, les voisins s'inquiétaient dans ce genre de situation, prendre son premier repas après cinq heures trente leur semblait suspect. Ma voisine me donne des petits fruits violets, ils ressemblent à des litchis sans être des litchis. J'ai encore oublié des choses à partager.

Ici une soupe de nouilles standard est bien meilleure qu'à Shanghai, et on peut ajouter des ingrédients soi-même, pas seulement du piquant et ils ont, en plus, de la sauce soja sur toutes les tables. Ce matin en montant la rue qui mène de la gare à la ville, j'ai vu un panneau qui parlait d'un parc sur les berges de la rivière, je marche un peu jusqu'à trouver un arrêt de bus, les rues sont animées, tout s'achète sur le trottoir, les femmes qui gèrent le trafic portent des chasubles estampillés police auxquels j'ai du mal à croire. Je laisse le bus à l'angle et remarque comme Kaili est verte sous un ciel parfaitement bleu, avec des minuscules champs de maïs qui viennent s'infiltrer comme une mauvaise herbe alignée partout où l'on a oublié de construire. Même les odeurs de pollution sont meilleures et sensuelles. Je marche, marche et me demande où j'ai vu ces histoires de parc, il n'y a rien qu'autres choses, si je continue je ferai le tour de la ville par ses banlieues du nord-ouest alors je rebrousse chemin et reprends le bus numéro 2, jusqu'au musée des minorités ethniques et son esplanade en travaux comme si elle avait explosé. Le musée est rempli de classes de lycéens venus de loin en bus, en voyage scolaire, je vois de belles photos des villages Miao faits de maisons agglomérées comme des têtards agités ou comme une colonie de grosses fourmis rouges sur un nid de brindilles, j'aimerais voir ça en vrai, d'autant que les Miao vénèrent les ponts et les dieux des ponts, ce qui m'apparaît comme une évidence et le seul dogme ou culte auquel le monde entier devrait se rallier. En sortant je mange de délicieux pains à la vapeur locaux et une pomme assis sur des marches. Puis je vais vers le sud-est, sur les hauteurs, où les immeubles poussent sur le corps des montagnes au fond du décor comme des épines de verre. Sur une place, un monument à la gloire des minorités ethniques, artistiquement les codes rappellent ceux du totalitarisme soviétique, une famille de cuivre en costume traditionnel se tient joyeusement entre deux mains de béton blanc formant un énorme cœur anguleux, prêtes à broyer toute trace d'amour pour en faire de l'acier. Plus haut coule une petite rivière au milieu d'un square, seul filet d'eau laissé filtrer par un barrage sur lequel s'appuie un lac bleu-vert, avec une petite barque qui flotte dans le silence et des champs qui ondulent à flanc de colline avant d'onduler sur l'eau, juste au bord de la ville. Je redescends et marche encore, jusqu'à la limite nette qui sépare le construit et le reste. La limite, c'est l'ombre d'un pont qui se pose sur le sol, sans réserve.

Ponts et tunnels nivellent les montagnes tapissées de prairies cabossées pour permettre au train, comme un collier d'immeubles tombés à terre, de glisser tranquille le long de son fil, aimanté vers sa destinée, et les piliers des aqueducs sont creusés de portes comme si eux-mêmes étaient des tours sans fenêtres habitées par des réparateurs de phares ou des plongeurs aveugles.

Derrière je ne vais pas. Je passe entre les immeubles à gauche, toujours des chiens et des enfants, terrains de sports entretenus, tout le monde se porte sur le dos, personne ne semble envier le futur qui viendra malgré tout. On coupe la viande sous des ampoules sanguines, dans les étals couverts qui suivent le chemin. Tout est très beau, jusqu'ici. Je marche encore, bientôt l'heure où les tours prennent un teint orange et irradient avec force sur ce qui reste de ciel bleu. Pas à tout ça que je m'attendais. La dernière grande rue que je vois, après un détour pour le plaisir, est pleine d'hôtels, monte et descend, longée par des marches dans tous les sens qui la suivent sans se cacher. Une place couverte de gens qui dansent. Il fait nuit quand j'atteins à nouveau mon quartier.

Le soleil se couche vraiment maintenant, les rizières brûlent comme des flaques d'huile, puis l'ombre suinte du fond des vallées, scanne les massifs et bientôt tout est noir, on coupe un trait filant qui brille dans l'obscurité.

Un plat de raviolis vapeur, la dame rigole, m'assure qu'ils sont pareils que ceux que j'aurais voulu, ceux de la photo, que le chef n'avait plus. Je marche vers l'hôtel, les lampadaires sont mauves dans les arbres. Ascenseur. Vus de ma chambre les taxis verts et blancs occupent le carrefour, je les trouve très beaux. Il est trop tôt pour se coucher, je pourrais peut-être aller faire un tour, j'ai juste pris mon téléphone et un billet de vingt, il y a de la musique un peu partout, les rues sont frétillantes à cette heure. Je regarde bien ce que vendent les femmes dans la rue : des fruits, des étoffes secrètes, des moulins à vent pour les enfants, elles cirent les chaussures aussi, et éclatent de rire en proposant de s'occuper des miennes, bonnes à jeter. Au-dessus du tunnel enfumé, de ce côté-ci de la montagne, il y a de jolies lumières dans le noir, je peux marcher jusque là-bas, passer par-dessus l'abîme et rentrer.

Je monte m'allonger, le siège a fait son temps. Pas de porte, pas de rideau, pas de baldaquin. On dort à cœur ouvert, le sommeil public et honnête, on peut partager nos rêves, glisser de l'un à l'autre comme le thé dans une tasse, souples comme le Tao. Dehors une autre histoire, la nuit défile comme du papier à musique en négatif, une musique folle, échevelée, qui court à sa perte, la partition des Looney Tunes ou du Vol du bourdon.

Ça ressemble à une fête de village, avec des fanions colorés tendus par-dessus nos têtes, tout le monde fait une pause, même les flics ou les gardiens s'agglutinent autour des stands. Trois types me disent bonjour en anglais, je réponds en chinois sans m'arrêter de marcher, ils rigolent. Le stand qui remporte le plus de succès me laisse perplexe, je retourne au centre de la place et retrouve les trois mecs qui me proposent tous une cigarette et engagent la conversation. Ils sont tous les trois petits, secs et tatoués, exactement comme j'imagine des bandits de Kaili, des bandits à la petite semaine. Le premier a l'air féroce, le deuxième mystérieux, le troisième gratuitement cruel. C'est le féroce qui parle le plus, comme s'il était le chef, avec des dents si petites qu'elles semblent reliées entre elles. Je lui demande de ralentir son débit mais il se contente de répéter, toujours aussi vite avec son accent de bad boy, comme si parler normalement ou articuler menaçait l'équilibre d'un capital virilité férocement accumulé. Dommage qu'on parle pas anglais, il dit en chinois, mais puisque tu parles chinois c'est très bien, je réponds que non vraiment je comprends mal, mais le cruel s'agite, il a quelque chose à dire lui aussi. Je le regarde, je vois bien à son sourire qu'il a eu une sale idée mais voyant que je ne comprends pas, il commence à baiser dans le vide pour m'expliquer, il veut savoir si je baise, ou si j'ai baisé ou si je veux baiser. J'hésite à répondre, un peu crispé ou gêné. Non non, l'interrompt le féroce en se marrant, comme ça, et il en rajoute une couche en mimant lui aussi, mais avec plus d'amplitude et plus vite, je ris un peu nerveusement en jetant un œil elliptique autour de nous. Le mystérieux sort de son silence et me demande si leur proposition m'intéresse, dans les souterrains sombres de son regard vibre une étincelle méchante comme un quatre septembre, je peux presque y deviner l'avenir et tous les kilomètres à faire ensemble, l'empire qu'on pourrait bâtir de toutes pièces, acheter les casinos, les clubs de strip-tease et les maisons closes pour finir dans dix ans par régner sur le crime organisé à Kaili. Il commence à dire qu'on pourrait aller manger tous les quatre, de la street food, ils ont des propositions à me faire mais je réponds vaguement, que j'ai du travail et que je dois y aller, qu'en fait j'allais rentrer. Ils n'insistent pas trop, on échange seulement nos Wechat, au passage le féroce me regarde taper mon code et le murmure à voix haute, ils m'ajoutent tous les trois et je redescends avec la ferme impression qu'ils me suivent. En traversant une rue je sors mon téléphone et accepte les trois demandes d'un coup, et avant même d'avoir atteint l'hôtel j'ai déjà des messages, en anglais et en chinois, la traduction automatique les fait me vouvoyer, depuis combien de temps êtes-vous en Chine, voulez-vous baiser une femme, quel travail, what are you doing what's your name, tu veux qu'une femme te serve, service gratuit pour vous, Adrien Blouët (ce dernier message nominatif m'apparaît comme une menace de mort évidente et directe). Quand j'arrive dans ma chambre, le plus entreprenant m'a même envoyé des stickers pornos et deux vidéos, dans l'une on le voit dans un club avec des danseuses sur des tables, des Budweiser et les mains d'une femme mal à l'aise qui se tordent près de lui. La deuxième montre une fille de leur âge, en body de dentelle rose, assise dos à une fenêtre en plein jour. Il y a du piano en fond, elle a les yeux baissés et un genou relevé autour duquel elle a passé ses mains, la caméra descend lentement, après quelques secondes elle lève les yeux avec un sourire puis son regard retombe, ses paupières s'abaissent et la vidéo s'arrête, huit secondes, on dirait une otage ou une princesse emprisonnée dans un donjon gardé par un dragon, pauvrette. Depuis mon bureau je remarque que devant la porte par terre il y a une petite carte de couleur, et là aussi on me propose des putes, au recto et au verso, avec descriptions et promesses de satisfaction, quelle est la prochaine étape, des drones devant mes fenêtres, une main dans la douche. Je me demande dans quel cas j'aurais été le mieux plumé. Mieux vaut peut-être ne rien répondre aux bandits et garder la carte, en souvenir de la pègre dont j'ai failli faire partie, je vais dormir, puis je me lève, et une fois habillé je rends la clé, reprends ma caution et attrape un taxi pour la Miaodu bus station.

Toutes les lumières s'éteignent, d'un coup. Je ne savais pas. Alors, seules les voitures hard seat dormiront couvées par les néons. C'est à peu près là que je m'endors.

La gare routière est dans un quartier tout terreux, avec des boutiques rangées comme des garages. Pas d'attente, je demande un billet pour le village de Pingliang, douze yuans, départ dans trente minutes et le bus est déjà là. Quelques vieilles dames discutent à l'avant, encore des turbans ouvragés en soie pailletée, avec une fente sur le dessus. Certaines portent des petits enfants. Je crois que le village est à vingt-six kilomètres au compas mais avec les montagnes et les routes qui croustillent, le chemin risque d'être plus long. Démarrage, on quitte le quartier de poussière. Quand ils ne sont pas peints de slogans encourageant à l'harmonie collective, les murs sont couverts de fresques, les ethnies dansent ensemble, suspendues en l'air pour un festival sans fin. On est à l'est de Kaili sous un ciel aussi bleu qu'hier, un pont sur la rivière, puis l'ascension commence au renfoncement des vallons. Pour moi le Guizhou, c'était des lambeaux de brume cousus aux montagnes, comme en arrivant, pas du genre à se disperser quand le printemps leur demandait. Que de surprises. Sur les chantiers travaillent autant de femmes que d'hommes, parfois plus, parfois seulement des femmes, qui portent les mêmes types de calottes que les vendeuses et mes voisines, j'en vois aussi pliées en deux dans les rizières, de l'eau jusqu'aux genoux avec des chapeaux tressés larges comme des sombreros. Une chape de béton enrobe parfois les courbes des montagnes, derrière le fossé, les empêche de gonfler plus. Des rizières, des villages. Le mec derrière moi s'impatiente, allume une cigarette à peine discrètement mais tout de suite le chauffeur gueule en sentant la fumée et son assistant, celui qui avait vérifié nos ceintures, se lève pour nous scruter. Je crois que le type l'a jetée sans attendre, même dans le Guizhou on prend les bus très au sérieux. On roule encore et au terminus, voilà Pingliang, on est cinq ou six à descendre ici et je sors en dernier, de sorte qu'au niveau de sa vitre, le chauffeur m'appelle et me demande ce que je fais ici, ou pourquoi je vais là, dans ce cul-de-sac au fond des ravins. Je lui dis que je voyage ou que je fais du tourisme, ça le fait marrer, il me donne les horaires de retour dans l'après-midi. Il y a un bus par heure. J'allais partir mais il me rappelle et commence à m'expliquer des choses incompréhensibles en me montrant la route qui descend, en désignant la rivière qui coule sans que je la vois au fond de la petite vallée, et voyant que je ne comprends pas sort son calepin et me fait un schéma. Il me conseille d'aller jeter un œil en amont vers le fond du village, je ne sais pas pourquoi, mais je le remercie du conseil, je mets son plan dans ma poche, lui dis à plus tard et m'en vais. Je commence à descendre la route, tout est complètement calme, ça tombe à droite en direction de la rivière et ça monte à ma gauche. Je vais à droite, par des ruelles et des escaliers, pour regarder depuis les rives jusqu'où s'étend Pingliang. Une femme s'affaire sur le pas de sa porte, et quelques poules. Les chiens dorment avec cette chaleur. La rivière coule presque imperceptiblement, l'eau est verte, c'est la première fois que j'entends un exemple du silence chinois. Tout paraît très, très loin de nous. Plus bas au-dessus de l'eau, tendu en hauteur entre les berges, je vois un pont de fil, aussi fin que les restes de toiles d'araignées qu'on s'accroche dans les sourcils en forêt. Son ombre tire une ligne droite sur le courant figé. Je marche vers lui, sur un petit chemin cimenté sous les arbres et les bambous, j'évite le retour sur mes pas. Quand le chemin s'arrête, grimpe quelques volées de marches et je tombe sur une petite place rectangulaire et déserte, comme une cour de ferme ou l'allée d'un parking dont les baraques ont des toits de tuiles à l'ancienne, avec deux magasins sombres postés côte à côte et plongés dans le silence comme à l'heure de la sieste. Quelques poules se protègent sous des bancs de pierre, ou de simples stocks de briques, étouffent un roucoulement à mon passage. Des granges et des remises et des abris cabossés, et des habitations aussi, dont les portes sont flanquées partout de poèmes du nouvel an, calligraphiés sur du papier rouge collé sur les murs. Le pont suspendu part d'ici, escorté de deux piliers de béton en haut d'un escalier. Derrière dans une petite maison, juste en haut d'un chemin d'accès à la rivière, deux vieilles femmes m'observent du fond de l'ombre, avec deux grands sourires accidentés et immobiles comme des sphinx farceurs qui attendent, pour poser leur énigme, de me voir franchir une limite invisible à quelques pas de moi. Je m'approche et leur demande si je peux descendre, les sourires flottants oscillent doucement dans la pénombre, l'un d'eux se desserre (j'ai cru l'entendre grincer) et la petite dame dit quelque chose d'incompréhensible, quelque chose comme non, si tu cherches le pont, il est juste au-dessus, il n'y a rien en bas, rien que les berges, des lézards et quelques rochers dispersés dans l'eau. Mais je dis que je veux jeter un œil, et comme les sourires édentés semblent ne pas y voir d'inconvénient, j'avance et descends. Il n'y a que la rivière, une piste de ciment qui finit à fleur d'eau, de la boue craquelée, un million de cigales et toujours cette végétation abondante et généreuse et certaine de sa force. Je remonte, repasse devant les deux femmes qui me sourient toujours, grimpe sur le pont. Les plaques de tôle toutes sèches ondulent et résonnent sous mes pas, les grosses cordes, noires, semblent avoir été trempées dans le mazout. Près de la maison des deux femmes se tient une construction un peu plus haute, de carrelage blanc, avec un rez-de-chaussée ouvert, une manière de hangar dans lequel sont posées, à l'envers, deux longues barques desséchées, comme des cercueils ou des sarcophages sans pilote. Je continue, jusqu'à atteindre ce qui doit être la rive gauche de Pingliang, où seuls peuvent accéder, je crois, les piétons et les scooters, par le pont. Peut-être qu'une autre route arrive sur cette partie. Il y a encore quelques maisons, toujours personne, je vais voir la rivière de ce côté. Un type pêche, il a garé sa moto en travers de la petite route qui disparaît vers ailleurs, au moins huit cannes sont plantées dans le sol, les fils tendus jusqu'à la surface de l'eau. Le type me regarde, remonte, démarre et s'en va. Près du bord, cachée dans les hautes herbes, une poule grogne comme un chien. Je pars. Un escalier grimpe dans la montagne, une dame le balaye, fait une pause en m'apercevant. Je reprends le pont et repars dans Pingliang, rive droite, repasse la petite place, monte un escalier qui traverse les baraques, tourne une fourche en épingle et me retrouve à nouveau sur la route principale, celle qui suit la montagne vers l'amont de la rivière. Toujours des chiens blancs un peu sales qui dorment dans les coins, mélanges de toutes les races de Chine. Une moto rouge arrive en zigzaguant péniblement, écrasée par un groupe de quatre lascars hilares, qui me disent bonjour en anglais, j'ai envie de les prendre en photo mais ils me rappellent les macs d'hier, je me demande jusque dans quel coin reculé on voudra me présenter des putes. Ils continuent. Des terrasses et des escaliers, un type qui tire une brouette, puis les constructions sont moins nombreuses pour un temps et je me retrouve à longer la barrière au bord de la route, derrière laquelle pousse du maïs, en pente, puis c'est la rivière qui coule toujours et c'est vraiment très beau. Je meurs de chaud et je commence à avoir faim, heureusement mon chapeau de photographe me protège du soleil, et j'ai encore de l'eau. J'entends une moto qui s'approche, c'est le conducteur qui me rattrape, il a dû laisser ses amis à l'arrêt de bus. Il a des grosses lunettes de soleil et l'air à la fois surpris et ironique, comme si l'ironie devait masquer la surprise. Il me demande ce que je fais là, je lui dis que je voyage, il rigole, je comprends mal mais comme tout le monde à Pingliang, il semble ne pas croiser beaucoup de touristes. Il me dit attends, je vais te montrer un truc là-bas, il nomme sûrement la chose en question mais je ne connais pas le mot, on dirait que c'est aussi ce dont m'avait parlé le conducteur du bus, alors je monte à l'arrière et on roule, il continue à me parler et je continue à faire semblant de comprendre. On roule vite et loin, la route ne me dit plus rien, ça monte, ça descend, en face de la rivière pousse du riz en terrasse, de gros rochers se stratifient sur les rives, obliques comme des anamorphoses, on passe un petit pont au-dessus d'un affluent, quelques maisons à nouveau, puis le goudron se fendille, c'est la fin du monde entretenu, il m'emmène au diable. On n'est plus qu'en bas de falaises humides et au bord de l'eau, ou presque, la route fait comme un trait d'encre qui s'effrite à mesure que le pinceau s'assèche et on roule sur la zone de plus en plus tremblante. Là-bas je vois un barrage, c'est sûrement ça dont tout le monde parle et je crois qu'on n'ira pas plus loin. Le moteur ralentit, s'entrecoupe de silence en roue libre, puis le mec me montre le barrage et dit quelque chose. Il s'arrête finalement, à une trentaine de mètres d'une grille qui vient fermer la route, passage interdit. Je descend là, je le remercie, il a toujours l'air surpris et il se marre toujours, avec un drapeau anglais sur son t-shirt et des mocassins en cuir. Je le prends en photo, de travers sur la route, ici il n'y a vraiment plus que la rivière d'un côté, le pied de la montagne de l'autre. Dans les flaques d'eau, des papillons noirs et bleus s'abreuvent, grands comme des chauve-souris. Je le remercie, il me dit au revoir et puis remonte à l'envers la route qu'on vient juste de tracer.

Quand je me réveille, je réalise que la fille de la couchette du bas, en face de moi, n'a pas sorti une jambe de sous sa couette depuis Kaili, comme si elle voyageait assiégée par une faction prédatrice de fantassins rejoignant leur sanguinaire garnison. Elle se tourne sans arrêt, on ne voit d'elle que quelques cheveux noirs qui dépassent. Là où la solitude n'a pas d'existence officielle, elle s'en invente une. Derrière les vitres, un regard me confirme qu'on a quitté le vrai sud et l'élégance de la campagne, à nouveau le paysage de la Chine laide, triste, acnéique. La fin du voyage se fera comme ça. Si on espère encore quelque chose de ces déserts qui se trouvent entre les villes, auxquels l'humanité cherche encore un nom, on ne peut être que très déçu. Mille kilomètres ou presque, de pluie, de mocheté et à chaque borne la fin d'un monde. Les trois types qui ressemblent aux ouvriers d'un film des années trente sont déjà réveillés, n'ont même pas dormi peut-être, ils font des aller-retours pour fumer et se demandent déjà quand est-ce que je vais manger. Dormir coupe ou transforme des morceaux du voyage, encore un privilège sur les places assises.

Je suis content d'être là mais j'ai vraiment faim maintenant, et pas un centimètre carré d'ombre ici. J'ai juste une pomme dans mon sac, depuis Shanghai. Le barrage est pas mal, il forme une grosse cascade, mais je comprends mal les barrages. J'aurais bien voulu voir au-delà ce que devenait la rivière. Je repars. Toujours rizières et maïs, bambous, pas d'ombre, le soleil est comme on dit au zénith. Juste avant le petit pont qu'on a traversé avec mon nouveau pote, sur notre puissante Jiapeng, deux femmes sont sur un porche, une extraordinairement vieille, le dos tordu en deux par le travail comme si le vent l'avait prise pour un roseau elle aussi, avait cherché à faire une montagne de ses vertèbres et une autre, peut-être sa fille, qui rentre avant que je passe. La vieille dame me remarque à peine. Le petit pont de béton est bordé d'un trottoir assez haut pour s'asseoir et, par bonheur, il y a un arbre au bout. Je mange ma pomme là. Il faudra bientôt rentrer, je me dirige vers le centre ou, du moins, le point de départ du bus, le pont, la petite place. Arrivé là j'achète une bouteille d'eau et un bonbon, et reste assis entre les poules cachées qui murmurent toujours, comme si elles attendaient tapies dans l'ombre, les yeux écarquillés, retenant leur respiration, que je m'en aille et disparaisse. La vendeuse bouge à peine, un bébé dort dans son dos, et un homme fait la sieste, sur un lit de fer, près du sol. Le reste de la place m'observe et rien ne bouge. Avant de partir je reprends le chemin qui longe la rive, sans doute que d'en face, ma silhouette avance aussi dans l'eau muette. Le bus part à pile.

Ils ne sont pas trois mais quatre, comme les Quatre Fantastiques ou les Quatre Saisons de Vivaldi, assis ce matin strapontin-strapontin-couchette droite-couchette gauche, aux pieds de la momie terrée. Il me reste une banane, une pomme, un noodles. Les deux bavardes discutent toujours, sur d'autres sièges. On imagine facilement aucune fin à cet empire de l'espace, où la dimension temps n'est plus qu'une balayure éparpillée ; c'est l'espace qui inspire, qui respire, soulève lentement les terres. Le voyage en train m'aide à comprendre, à me faire une idée de l'idée que les autres ici peuvent avoir de leur propre pays, un pays qu'on peut traverser quarante, cinquante heures sans jamais en sortir, comme si la Chine elle-même était ronde, que partant chercher l'Inde, on découvrait la Mandchourie. Ils le survolent sereinement, presque en propriétaires. Comment fait la fille de la 8A pour ne jamais se lever ou montrer son visage, elle pousse des râles horribles, sommes-nous dans un hôpital militaire ambulant ?

Depuis la gare routière, je marche jusqu'à la gare tout court, en passant par une rue bordée de part et d'autres de dizaines d'ateliers, puis finis par trouver un taxi partagé. J'ai faim, je descends cinq cents mètres avant la gare et j'achète un billet pour Zhenyuan et attends dans le grand hall de l'étage, près des groupes de femmes Miao qui regagnent les villages, leurs paniers vides, fatiguées. Les grilles de fer s'ouvrent, placement libre dans le train, sous les ventilateurs qui s'étirent lentement comme des hanches de danseuses. Les guides disaient vrai, le trajet vaut le coup d'œil même dans les tunnels, où chaque mur est éclairé par les fenêtres du train, projetant des rectangles lumineux qui ondulent au rythme irrégulier des parois. Nos ombres sont immenses. À Zhenyuan, je marche jusqu'au centre de la vieille ville, de plus en plus épuisé. En longeant le quai de la rivière Wuyang, un mec me propose des grillades. Je dis que je cherche une chambre. Il en a aussi, cent yuans avec un sourire en guise de passeport, d'enregistrement et d'appel au commissariat et je peux passer ma soirée sur la terrasse à regarder tomber la nuit de braises, les gens marcher, la rivière couler, toujours tranquille. Le matin, je sors faire un tour. C'est le jour des contraires : alors que tout le monde s'est couché plus tard que moi hier, désormais la ville entière paraît dormir, hormis un groupe de dames qui manient l'éventail en pratiquant le tai-chi, tout en cadence et en tension. Zhenyuan, avec ses vieilles maisons hautes et guindées, doit être la seule ville de Chine où l'on peut dormir tard. Je demande à l'hôte cuisinier à quelle heure je dois rendre la chambre mais il ne semble pas du tout voir l'idée, comme si mon billet de cent m'avait offert un accès à vie, tant mieux. Je prends quelques affaires dans mon sac, sors et traverse le pont, qui mène à l'entrée de la principale rue touristique où finalement, les touristes ne sont pas nombreux. À la sortie de la rue, un autre pont enjambe la rivière, un pont de pierre, plus vieux et plus beau celui-ci et derrière lui se dresse une impressionnante montagne, grignotée en bas par un temple en partie troglodyte, le Qinlong Dong, que je décide de visiter tout de suite.

Gare de Shangrao, dans le Jiangxi. Les quatre grands poètes latino-américains partent sans dire au revoir, comme des ombres détachées des choses de ce monde ou des amis de passage qui laissent un mot, le matin, sur le canapé déplié. Derrière la cloison, le couple de vieux se fait face, chacun un peu vouté sur son lit. L'homme est assis, l'air toujours surpris et prêt à dire quelque chose, ou à se lever et à partir, mais où ?, peut-être reprendre son poste de vieux blanchisseur juif dont les yeux pâles savent tout, à Manhattan. Est-ce qu'il existe un autre pays sur terre avec autant de lignes de trains-couchettes qui filent le territoire, toujours à l'heure, nuit et jour ? Sans rattacher deux mondes elles tissent un univers. La voisine émerge lentement, léthargiquement, le regard penché. Chacun de ses mouvements est d'une mollesse infinie. Elle est assise et a repoussé la couette. J'ai l'impression qu'elle s'est faite larguer ou que toute sa famille a été assassinée et qu'elle rêve d'une seule chose, voir le train continuer sa route, après Shanghai, dans la mer, jusqu'au fond de la fosse des Mariannes, jusqu'à devenir le Titanic de ce siècle. Elle part vers les toilettes dans une voluptueuse bouffée de miasmes adolescentes, bien qu'elle n'ait pas d'âge précis ou que je ne puisse rien en dire. Il pleut toujours.

Partout dans la ville on entend les longs coups de klaxon des trains, et leur écho dans le creux des montagnes. Le temple est un impressionnant labyrinthe de grottes et de constructions très incarnées, pleines de dizaines d'escaliers qui tournent autour, que je prends et reprends parfois sans m'en apercevoir, d'un niveau à l'autre. Chaque fois au détour d'une fenêtre ou d'un balcon, Zhenyuan reparaît, ce morceau de Zhenyuan où la rivière, ou plutôt la montagne dont la rivière n'est que le bras armé et fluide, vire de bord et étreint la ville dans le creux de son coude. Rien n'est raté. Des poissons-dragons avalent les coins des toits, en se penchant un peu plus on voit les trains qui passent au sud-ouest, ouvrant une parenthèse, vers Kaili ou Shanghai. Dans une grotte jadis fréquentée par l'inventeur du tai-chi, une guirlande de lumières rouges, jaunes, bleues et vertes serpente dans les stalactites et les interstices de la paroi, la teintant de pourpre et de flou. Je me contenterai de ça en guise de tourisme. À nouveau dans ma chambre, j'ouvre grand les fenêtres et réalise qu'en plus de voir la rivière et la ville, les montagnes s'imposent là encore à l'arrière-plan. C'est l'occasion d'une sieste. Puis j'y vais. Je longe la rive sud à pied, sur les remparts, une version réduite de la Grande Muraille. Mange des nouilles au bœuf braisé, et attends près de la sortie des arrivées, pour regarder les gens qui passent, train après train.

Bientôt Hangzhou, immense pique-nique de bouteilles étincelantes et de sandwiches à trente étages, qui préfigure Shanghai, c'est pour bientôt, les derniers temps s'étirent. Puis on ralentit, on se lève, on est déjà loin.

Le mien est bondé, on devine qu'il vient de loin, de nombreux visages sont épuisés par un long trajet, ou une longue vie. On est dans le wagon juste après la loco qui klaxonne à chaque aiguillage, chaque tunnel, chaque pont. En arrivant j'ai quelques temps, j'erre encore un peu dans les rues de Kaili, fais des provisions pour le voyage. J'ai déjà mon billet dans la poche, aussi clinquant que la clé du plus grand appartement du monde. Au revoir Kaili, tes hôtels de luxe bon marché et tes souteneurs crédibles.

Je descends du train.

Je monte dans le train.

Adrien Blouët, 2018
Texte écrit au cours d'un
séjour à l'école Offshore